

L'image du roi dans la caricature politique en Belgique de 1884 à 1914

LAURENCE van YPERSELE

Chargé de Recherches du FNRS

Université catholique Louvain-la-Neuve

Les fous sont au pouvoir. Sur le papier, les lignes s'étalent et racontent une histoire. Un roi nu règne sur un peuple de marionnettes. L'encre noire se rit des espaces blancs. La lumière apprivoise les ténèbres. La mort a été assassinée. L'indicible court le long des lignes, éclate dans une ombre et s'évanouit dans un rire.

La caricature nous fait les contemporains affectifs de ceux auxquels elle s'adressait. Miroir déformant des événements, elle est fidèle aux passions d'une époque, grossissant mille fois les peurs et les déceptions collectives, les révoltes et les rêves des peuples. A travers elle, c'est l'image de la réalité que l'on saisit bien plus que la réalité elle-même¹, c'est l'histoire des représentations mentales qui s'enrichit plus encore que l'histoire politique.

Par nature, la caricature est polémique. Elle stigmatise, tourne en ridicule, appelle au combat. A travers l'ironie, les métaphores, les simplifications outrancières et bien souvent la plus totale mauvaise foi, le lecteur est introduit dans un imaginaire maléfique où règnent la laideur et l'expressivité, le physique révélant le moral. De fait la caricature, en quelques coups de crayon, cherche à provoquer une réaction émotionnelle à travers une transgression iconoclaste. Ainsi, d'une part, elle a une fonction démystificatrice: elle dénonce les complots, désigne les coupables, nomme les victimes, et, par là même, a contrario, appelle un monde meilleur, attend un sauveur, prône des valeurs

¹. La caricature, d'ailleurs n'est pas toujours d'un abord aisé pour l'historien. En effet, il lui faudra d'abord retrouver, par le biais d'autres sources, l'actualité mise en scène, pour comprendre les allusions, percevoir les références et reconnaître les personnages. Car il est vrai que "la caricature, cet instantané de l'esprit est mortelle" (Ph. ROBERTS-JONES, 1963, p. 3). Cela situe à la fois les limites et l'enjeu de la caricature comme source pour l'historien.

morales. En parlant du Mal, la caricature rêve du Bien. Véritable protestation de ce qui devrait être contre ce qui est, la caricature est fondamentalement moralisatrice. D'autre part, elle joue aussi un rôle mystificateur, fait de la propagande, simplifie les situations au point d'en faire des quasi-mensonges, et par là crée les mythes modernes à travers les stéréotypes. Ainsi, la caricature apparaît comme une soupape de sécurité, un exutoire, une catharsis. A travers elle, la société exorcise ses angoisses.

Plus personne, aujourd'hui, ne nie l'impact de l'image sur l'opinion publique et plus profondément sur les mentalités. En effet, l'image s'impose au regard, touche quelque chose que les mots n'atteignent pas, parle à l'inconscient. Elle joue sur les "comme si" c'était vrai et avec les "on disait que" c'était possible. L'image, à travers ce jeu des apparences, fait exister, re-présente le monde. Or, toute représentation est quelque part idéalisée et sous-tendue par un ailleurs imaginaire. Toute représentation est interprétation. Et toute interprétation est basée sur une vision du monde, en même temps qu'elle la renouvelle. En d'autres termes, l'image est symbolique par essence et dans sa structure même. Mise en abîme, elle offre des représentations affectives et irrationnelles de soi et des autres, participe à la dramaturgie sociale, à l'être et au sentir commun des peuples. Or, nulle société, pour être une société, ne peut se passer d'un système de représentations collectives qui jette à la fois les bases de la signification et celles de la communication, en même temps qu'il constitue l'identité propre d'une société et son accès au monde. Elles font saillir certains faits plutôt que d'autres, ordonnent le foisonnement chaotique du réel en structures signifiantes. Les représentations collectives sont une forme de connaissance pratique socialement élaborée. Elles se basent et rendent compte de l'expérience collective du réel tout en créant de l'idéal. Elles sont donc dynamiques, en dialogue constant avec le réel tout en gardant une certaine autonomie par rapport à lui (D. JODELET, 1991, p. 37). Elles apparaissent comme un mode d'existence collective indispensable, mais différente selon les sociétés. Les caricatures témoignent des représentations mentales d'une époque, parlent – si on les écoute bien – d'une façon d'habiter le monde ...

Dans cet univers imaginaire, d'innombrables personnages se côtoient, se disputent, s'entretiennent. Chacun représente des valeurs et des peurs collectives. Leurs rôles et les mises en scènes parlent d'une vision du monde. Ils s'intègrent dans un discours polémique à la fois idéologique et mythologique. Je me propose ici de m'arrêter à un personnage tout à fait à part dans l'univers mental belge: le roi. Quelle est sa place dans ce monde caricatural? Comment est-il présenté? Que ou qui dénonce-t-on en parlant de lui? Etc. De 1884 à 1914, période où les catholiques sont au pouvoir sans discontinuer, la Belgique assiste à la fin du règne de Léopold II (1865-1909) et au commencement du règne de son neveu Albert (1909-1934). Or, au premier regard jeté sur les cari-

catures de l'époque, on remarque une différence radicale dans la façon de présenter ces deux personnages: à l'omniprésence de Léopold II s'oppose la quasi-absence d'Albert. Pourquoi? Qu'est-ce que cela dit de la représentation collective du roi et de la monarchie en Belgique à cette époque? Ces questions méritent une analyse plus profonde.

En Belgique "le roi règne mais ne gouverne pas". Son irresponsabilité politique est garantie par le contreseing ministériel.² Autrement dit, une grande partie de ses actes reste et doit rester ignorée par l'opinion publique. Mais alors quelle est l'image que cette opinion a du roi et de son rôle? A quoi cette image correspond-elle dans l'univers mental collectif? C'est tout le problème de la légitimité du pouvoir qui se déploie. Toute légitimité se joue dans un double mouvement: celui d'en haut - le pouvoir s'impose - et celui d'en bas - le pouvoir est accepté. Or, cette légitimité "d'en bas" prend appui sur un consensus plus ou moins grand qui correspond à une vision globale du monde. Vision différente selon le temps et le lieu. Il s'agit donc de chercher à quelle vision sociétariaire correspond l'image du roi, si cette vision évolue, comment elle évolue, pour qui et pourquoi. Le roi est une institution incarnée par un homme. Ceci implique un deuxième niveau d'interrogation: quelles sont les interférences entre l'image de la monarchie et celle de l'homme qui l'incarne? Léopold II, en effet, ne fut pas perçu et ne fut pas roi de la même façon que son neveu. Les caricatures en témoignent clairement. Il est temps de les écouter avec attention.

Le 19^e siècle est l'âge d'or de la caricature. Les caricaturistes sont de véritables artistes et non des journalistes comme ils le deviendront après la première guerre mondiale. Leurs oeuvres sont publiées dans une presse spécialisée, les journaux satiriques, plutôt que dans la presse quotidienne. Ces feuilles sont innombrables et le plus souvent éphémères. De 1884 à 1914, les satiriques belges publient plus de trois cents caricatures où Léopold II est mis en scène (Ch. LANNOYE, 1987), alors que l'on n'en trouve qu'une demi-douzaine avec le roi Albert (L. van YPERSELE, 1995). La presque totalité des caricatures de Léopold II sont publiées dans des feuilles satiriques d'opposition, libérales radicales surtout³ et socialistes à la fin du règne.⁴ Autrement dit, le roi Léopold

2. Art. 64 de la Constitution de 1831.

3. Comme, par exemple, *Le Frondeur de Liège* (1887-1888) et *Le Rasoir de Liège* (1869-1889): tous deux très anticléricaux, mais attaquant aussi Frère-Orban et les libéraux doctrinaires. Les centres d'intérêt du premier restent plus locaux et "sociaux" que ceux du second plus ouvert sur la politique nationale. *La Bombe de Bruxelles* (1878-1887) et *La Patrouille* (1884-1891), dont le héros est Janson et la bête noire Woeste; *La Trique* (1879-1889 et 1905-1906), très proche des socialistes, etc. Au début du 20^e siècle, certains journaux, comme *La Réforme* (1884-1907), commencent à publier des caricatures.

4. Comme *Le Cri du Peuple* (1907).

n'apparaît guère dans les feuilles conservatrices catholiques⁵ ou même libérales. Avec le roi Albert ce sera l'inverse.

A travers les caricatures de cette fin de siècle, on retrouve tous les débats qui agitent la société belge de l'époque. Or, Léopold II apparaît très souvent dans des domaines tels que la question militaire, le Congo ou les rapports qu'il entretient avec ses ministres. Il est, par contre, pratiquement absent d'autres domaines pourtant importants et largement abordés par la caricature, comme la question sociale ou celle du suffrage universel.

En fait, les deux tiers des caricatures qui mettent Léopold II en scène concernent la politique intérieure. L'image du roi y est assez contradictoire: tantôt il n'est qu'un pantin actionné par les ministres, tantôt ce sont les ministres qui ne sont que des marionnettes aux mains du roi. Ces dessins témoignent de l'ambiguïté de la fonction royale en elle-même, mais en même temps ils la renforcent dans l'esprit public. Pour comprendre ces images, il faut les replacer dans leur univers polémique. L'adversaire, ce sont d'abord et avant tout les cléricaux au pouvoir, représentés soit par les ministres, soit par le chef du parti catholique Charles Woeste⁶, soit par des ecclésiastiques. Ces différentes représentations de l'adversaire s'organisent entre elles: les ministres sont eux-mêmes des pantins manipulés par l'Eglise (Malines⁷ ou Rome⁸) avec la complicité de Woeste.⁹ La grande manipulatrice, le paroxysme du mal, c'est l'Eglise. L'enjeu de la lutte, c'est le pouvoir. Il s'agit de montrer que les catholiques en sont indignes, incapables de l'assumer, voire dangereux. Les caricatures dénoncent l'ennemi et le chargent: hypocrite! menteur! bourreau déguisé en enfant de chœur! Dans cet univers où l'adversaire politique devient le monstre, le roi n'est pratiquement qu'une arme de plus pour l'abattre. En effet, ces caricatures reprochent aux catholiques de vouloir mettre la monarchie au service de leurs propres intérêts partisans, contre l'intérêt général, au risque de découvrir la Couronne et de la mettre en péril. Entre

5. On compte une dizaine de caricatures publiées par *Le Sifflet* (1894-1914) et *Le Tirailleur* (1881-1894).

6. Charles Woeste (1837-1922), homme politique catholique. Avocat à la cour de cassation, il est élu membre de la Chambre des Représentants pour l'arrondissement d'Alost en 1874. Ministre de la Justice sous le gouvernement Malou-Jacobs-Woeste du 16 juin au 23 octobre 1884. Nommé ministre d'Etat en 1891. Il est le directeur de la *Revue Générale*, le président de la Fédération des Cercles et des Associations catholiques et constitutionnelles du pays. Leader incontesté de son parti, il est conservateur, opposé à l'extension du droit de suffrage; adversaire du renforcement de l'armée, il aida cependant Léopold II dans son oeuvre congolaise (Cfr Ch. WOESTE, 1927-1937).

7. Par exemple, *Le Rasoir*, 15 septembre 1888; *La Patrouille*, 3 août 1890.

8. *La Patrouille*, 27 mars 1887.

9. Entre autres, *Le Rasoir*, 23 mars 1889; *Les Corbeaux*, 24 juillet 1904; *La Trique*, 11 février 1906.

leurs mains, le roi n'est qu'un automate impuissant et inutile, ridiculisé et indigné.¹⁰ En outre, ils ne sont que de vils courtisans dont la fourberie n'a d'égal que la bêtise. Enfin, ils ne sont que des menteurs qui cherchent à faire croire que le roi est de leur côté, alors que les rêves de Léopold II sont à l'opposé! D'ailleurs, dès que l'occasion s'en présente, le roi prend le dessus, les rôles s'inversent et voilà les manipulateurs manipulés! Ces caricatures libérales-radicales, en fait, dénoncent la propagande catholique par de simples inversions: "menteur, toi-même"! Chacun prétend défendre la monarchie mieux que l'adversaire et en être plus proche par les idées. La monarchie elle-même n'est pas vraiment remise en question. Mais, en même temps, on aboutit à l'image ambiguë d'une monarchie manipulée et d'un roi manipulateur. Les socialistes en tireront les conséquences et feront, au début du 20e siècle, une critique de l'institution et de l'homme. Sous leur regard, Léopold II devient un vieillard avare et immoral, monstre sanguinaire, avide de pouvoir. Il ne reste au lecteur qu'à crier: Vive la république! Mais n'allons pas trop vite.

Aux élections de juin 1884, les libéraux sont battus. Les catholiques prennent le pouvoir. Ils ne le quitteront plus. Les satiriques anticléricaux consacrent une dizaine de caricatures à cet événement. Toutes vont dans le même sens que celle du *Frondeur*, 14 juin 1884, Fig. 1. Le roi, en haut, assiste impuissant et désolé au "déménagement inattendu" des libéraux, tandis qu'en bas un gros curé satisfait se frotte les mains. Sur ce dessin, le roi apparaît exactement à l'opposé du curé. Tout les sépare: l'espace, le physique, les sentiments. Pourtant le réel est là: le roi subit les changements de collaborateurs que lui imposent les élections. On le voit ici désolé, ailleurs en pleurs¹¹, toujours impuissant ...¹² Mais les émotions que les caricatures anticléricales lui attribuent, mettent le souverain du côté des libéraux. Certes les élections lui imposent un gouvernement catholique. Le roi n'y peut rien changer. Mais son cœur n'est-il pas aussi triste que celui des libéraux?

Quoi qu'il en soit des sentiments du roi, voilà la monarchie livrée aux mains des catholiques, c'est-à-dire de l'Eglise. Le pire des malheurs, aux yeux de l'opposition! Ils vont dès lors se faire les défenseurs de la Couronne embarquée, malgré elle, dans la galère gouvernementale: on trouve le roi tantôt avec ses ministres dans une barque qui prend l'eau¹³, tantôt sur un vélo guidé par l'archevêque de Malines¹⁴, dévalant une pente qui se termine par un préci-

¹⁰. *La Patrouille*, 28 septembre 1884: Malou tourne la manivelle de l'automate royal pour lui faire signer la loi Jacobs; *Le Frondeur*, 20 septembre 1884: le roi en girouette signant tantôt (1879) une loi tantôt (1884) une autre qui la supprime.

¹¹. *Le Frondeur*, 21 juin 1884: Léopold II, en larmes, reçoit le serment des nouveaux ministres.

¹². *Le Rasoir*, 9 juin 1884: le roi va à "la pêche électorale".

¹³. *Le Clairon*, 30 septembre 1884.

¹⁴. Pierre-Lambert Goossens (1827-1906), cardinal, évêque de Namur de 1883 à 1884, puis

pice.¹⁵ Pauvre roi! Mauvais ministres! Méchante Eglise! Les caricatures ne se lassent pas d'accuser les catholiques de faire porter au roi le chapeau des mesures impopulaires prises par le gouvernement. Notamment une des premières lois que fit voter le nouveau gouvernement Malou¹⁶ qui annulait la loi Van Humbeéck de 1879 favorable à l'enseignement officiel¹⁷ et la remplaçait par une autre, la loi Jacobs, qui laissait aux communes le choix entre l'adoption d'une école privée et le maintien d'une école officielle. La réaction de l'opposition fut extrêmement vive. Les caricatures en témoignent à leur façon: pour faire passer cette loi inique, les catholiques vont jusqu'à se cacher lâchement derrière le roi et découvrir la Couronne: c'est le roi qui ramasse les pommes pourries du mécontentement populaire.¹⁸ La marge de manœuvre est bien mince. Le roi est obligé de jouer les équilibristes, rôle difficile et peu confortable.¹⁹ Après le succès électoral des libéraux aux communales d'octobre 1884, Léopold II juge nécessaire le retrait des ministres Jacobs²⁰ et Woeste²¹ (E. LAMBERTS -

15e archevêque de Malines. Il continua l'action du cardinal Dechamps en faveur de l'unité du parti catholique, contribuant ainsi à assurer la majorité absolue des catholiques au Parlement. De ce fait, il n'accorda qu'un appui fort mitigé à la démocratie chrétienne, lutta pour obtenir de l'Etat le régime le plus favorable à l'enseignement et multiplia les collèges diocésains.

¹⁵. *La Chaudière*, 18 août 1895, fig. 2.

¹⁶. Jules Malou (1810-1886), homme politique catholique. Docteur en droit, Ministre de la Justice, il est représentant de l'arrondissement d'Ypres dès 1841 et gouverneur de la province d'Anvers de septembre 1844 à juillet 1845. Ministre des Finances de 1845 à 1847. Nommé directeur de la Société générale. Sénateur de l'arrondissement de Saint-Nicolas en 1862. Nommé membre du Conseil des ministres en 1870 ainsi que ministre d'Etat. Ministre des Finances et chef du Cabinet en 1871, il le redevient en 1884. Après quatre mois de pouvoir, son gouvernement tombe suite aux conflits entre ses ministres Jacobs et Woeste d'un côté et Léopold II de l'autre, à propos de la loi scolaire (Cfr J. STENGERS, "Léopold II et le gouvernement Malou (juin-octobre 1884)", in *1884 ...*, 1986, pp. 151-177).

¹⁷. Appelée par les catholiques "loi de malheur", c'est la deuxième loi organique de l'enseignement primaire. Cette loi obligeait chaque commune à entretenir une école officielle, laïque et neutre et interdisait d'adopter une école libre. Dans ces écoles officielles l'enseignement de la morale était obligatoire et l'enseignement religieux facultatif (Cfr J. LORY, 1979; E. WITTE - J. CRAEYBECKX, 1987, p. 89).

¹⁸. *Le Frondeur*, 1er nov. 1884, Fig. 3.

¹⁹. *Le Frondeur*, 6 septembre 1884.

²⁰. Victor Jacobs (1836-1891), homme politique catholique. Docteur en droit de l'U.L.B. Il entre au Parlement pour l'arrondissement d'Anvers et y reste jusqu'à sa mort. Ministre des Travaux publics et des Finances en 1870, il démissionne en 1871. Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique en 1884, il démissionne avec Woeste en octobre de la même année sous la pression de Léopold II. Nommé ministre d'Etat en 1888. Il est surtout une des têtes de file du groupe anversois "meeting" qui se caractérise par son antimilitarisme, ses tendances flamingantes et ses préoccupations sociales.

²¹. Sur les tractations et le rôle actif du roi en cette affaire, voir: J. STENGERS, 1993, p. 62.

J. LORY, 1986). Le gouvernement, solidaire de ses ministres, démissionne alors collectivement. Auguste Beernaert²² succéda à Jules Malou. Mais y a-t-il vraiment une différence entre Beernaert et Jacobs, tous deux catholiques?, se demandent les satiriques de l'opposition. D'autant que les cléricaux font du roi un pantin impuissant, une machine à signer n'importe quoi, une marionnette derrière laquelle ils se cachent. Ces caricatures dénoncent les manœuvres cléricales, inavouables et honteuses: c'est l'univers de l'ombre et du complot. Les catholiques ont utilisé le roi, symbole de l'intérêt général, pour mener des actions dans leur seul intérêt égoïste et partisan dans l'affaire scolaire. Ils continueront dans d'autres affaires. Les discours du Trône, par exemple, servent à cela: le roi est obligé de répéter les mensonges que les ministres lui soufflent.²³ Les caricatures insinuent qu'en fait si le roi pouvait dire sa pensée, il se dissocierait du gouvernement; mais en même temps elles alimentent l'image d'un roi prisonnier de ses ministres, d'une monarchie impuissante. Notons que, lors des discours du Trône, il est clair pour l'opinion publique – dont témoignent les caricatures – que le roi se fait l'interprète de la politique nationale sous l'entière responsabilité ministérielle. Toutefois cette tradition contient une équivoque: "Le souverain, qu'on le veuille ou non, y donnait l'impression de cautionner la politique dont il traçait les grandes lignes" (J. STENGERS, 1993, p. 173). C'est exactement cette ambiguïté que la caricature met à jour. Léopold II, d'ailleurs, abandonne cette pratique après 1892.²⁴

Les catholiques sont le mal, c'est entendu. Ils utilisent la monarchie, découvrent la Couronne, ils sont lâches, fourbes et malhonnêtes, c'est d'accord. Cependant la mauvaise foi caricaturale a ses limites. Il faut rester crédible. Les satiriques de gauche espèrent une réaction du roi, qu'il sorte de sa réserve pour s'opposer aux cléricaux, bref qu'il se mette ouvertement dans leur camp! Mais cela revient à demander au roi de sortir de son rôle constitutionnel. Les espoirs de l'opposition seront vains. Certes les catholiques ne sont que de vils courtisans qui tentent de séduire le roi. Mais Léopold II ne s'est-il pas laissé

²² Auguste Beernaert (1829-1912), homme politique catholique. Docteur en droit de Louvain en 1849. Il est chef du Cabinet du 26 octobre 1884 au 26 mars 1894 et, simultanément, ministre des Finances et ministre de l'Agriculture, de l'Industrie et des Travaux publics en 1884. Il assura aussi la charge du ministère des Affaires étrangères ad interim en 1892. Nommé président de la Chambre des Représentants de 1895 à 1900. Nommé ministre d'Etat en 1894. Il est aussi, en 1899, le délégué du Gouvernement belge à la Conférence de La Haye pour le désarmement et prix Nobel de la Paix en 1909 (Cfr E. Van der SMISSEN, 1920).

²³ *La Patrouille*, 7 nov. 1886, Fig. 4.

²⁴ En effet, l'ambiance avait été chaude au Parlement: l'accueil du souverain s'était doublé d'une manifestation en faveur du suffrage universel. Le roi Albert reprit la tradition en novembre 1910, mais ce fut le chahut du côté socialiste. Lui aussi abandonna cette tradition (Cfr J. STENGERS, 1993, pp. 167-173; L. van YPERSELE, 1995, pp. 31-34).

séduire parfois? N'est-il pas, dans certains domaines, soumis aux catholiques et à l'Église, l'ultime manipulatrice, la maîtresse du complot? Roi servile et conservateur! L'opposition exaspérée va parfois dénoncer la soumission du souverain belge au Pape, l'associer aux riches cléricaux contre les pauvres ouvriers auxquels il ne lance que de l'eau bénite pour faire taire leurs justes revendications.²⁵ Oui, Léopold II est perçu comme un conservateur en matière sociale. Il n'est pas proche des petits. Ce type de caricature, toutefois, n'est pas fréquent. En effet, associer le roi au mal, c'est renoncer à l'utiliser contre l'adversaire politique. Ces quelques caricatures témoignent de l'exaspération des radicaux. Elles sont un cri d'alarme: même le roi oeuvre contre le peuple dont ils sont, eux, les défenseurs. Mais, en général, les caricatures concernant les questions sociales, les grèves de 1886, le suffrage universel, ne mettent pas le roi en scène. Par contre, dès que le roi intervient dans leur sens, les satiriques d'opposition s'en donnent à coeur joie. A nouveau, ils tiennent une arme prestigieuse contre leur rival: le roi est avec eux! C'est le cas lorsque, suite à des élections partielles ou lors de circonstances particulières, le roi intervient et renvoie certains ministres.²⁶ C'est le cas, aussi et surtout, dans le domaine militaire où les positions du roi sont, de notoriété publique, à l'opposé de celles des catholiques.

En effet, le parti catholique fut toujours hostile à toute forme de militarisme. Aux yeux des cléricaux, la neutralité belge, garantie par les cinq grandes puissances européennes, suffisait à protéger la Belgique et rendait toute dépense militaire parfaitement inutile. En outre, les ministères catholiques ne voulaient pas encourir une impopularité qui pourrait leur coûter le pouvoir. Réformer l'armée, supprimer le système du remplacement (favorable aux riches) pour instaurer le service personnel, augmenter les contingents et renforcer les fortifications de la Meuse et d'Anvers apparaissaient comme autant de mesures impopulaires. Cependant, depuis la guerre franco-prussienne de 1870, Léopold II était inquiet et plaidait pour l'adoption de ces mesures (E. WITTE - J. CRAEYBECKX, 1987, p. 143). La gauche y était favorable. Les débats parlementaires aboutirent le 4 juin 1887 à une timide adoption de crédits pour les forts de la Meuse. Cela ne suffisait pas. L'opposition critiquait l'absurdité de ces demi-mesures: on construisait des forteresses qu'on ne pourrait sérieusement défendre faute d'effectifs. Il fallait aller jusqu'au bout et instaurer le service personnel, désir cher au coeur du roi. De nombreuses caricatures témoignent de la lutte constante de Léopold II en faveur de l'armée. Le "Service personnel" devient le rêve du roi, ce qu'il demande chaque année à Saint

²⁵ *Le Frondeur*, 6 nov. 1886, fig.5.

²⁶ *La Trique*, 16 juin 1889, fig. 6; *La Patrouille*, 12 juillet 1891.

Nicolas.²⁷ En vain. Les projets de lois en ce sens sont rejetés les uns après les autres. Même le discours du roi prononcé le 15 août 1887 est sans résultat. Léopold II, pourtant, continuera à se battre pour le renforcement de l'armée. Une trentaine de caricatures publiées de 1884 à 1889 mettent en scène l'opposition de Léopold II aux catholiques représentés par les ministres ou l'inévitable Charles Woeste. Dans ce domaine, le roi domine toujours: il est l'autorité. Tantôt, sa dignité et sa ténacité mettent en lumière les positions floues et hypocrites du gouvernement Beernaert.²⁸ Tantôt, on le voit prêt à balayer les leaders antimilitaristes Woeste et Jacobs apeurés.²⁹ Tantôt, encore Léopold II est un enfant explosant de colère sous le regard effaré et impuissant de Beernaert.³⁰ Face à la détermination digne ou explosive du souverain, les catholiques apparaissent ridicules, terrorisés, lâches. Pourtant, il faut attendre le début du 20e siècle pour que l'opinion commence à changer: aux attaques des libéraux dont ces caricatures témoignent, vont s'ajouter celles des socialistes, puis celles de la jeune droite catholique. Les débats parlementaires aboutissent en 1907 au renforcement d'Anvers et, en 1908, au vote de la proposition de loi instaurant le service personnel. Alors, enfin, sur son lit de mort, le souverain peut signer la loi qui rend possible une réorganisation militaire (E. WITTE - J. CRAEYBECKX, 1987, p.144). De 1904 à 1907, une douzaine de caricatures évoquent ces débats. Le roi y est plus que jamais représenté dans le rôle du dominant. On le trouve en lion rugissant contre un minuscule chef du Cabinet, de Smet de Nayer³¹, terrorisé³² ou forçant la Belgique prisonnière à avaler la pilule "Fort d'Anvers. 300 millions"³³ ou tirant l'oreille du ministre Beernaert pour qu'il joue à la guerre, non à la paix.³⁴ La dignité de l'autorité fait désormais place à l'autoritarisme violent. Mais au-delà du Léopold II autoritaire et tenace jusqu'à l'obsession, ce sont les catholiques antimilitaristes qui font les frais de la satire. L'enjeu de ces dessins, c'est d'abord et avant tout de charger l'adversaire politique: ils sont lâches, infantiles et terrorisés par le

²⁷. *Le Frondeur*, 13 décembre 1884, fig. 7; *Le Rasoir*, 1er décembre 1888.

²⁸. *Le Gourdin*, 21 novembre 1886.

²⁹. *La Patrouille*, 13 janvier 1889, fig. 8.

³⁰. *La Trique*, 13 janvier 1889, fig. 9.

³¹. Paul de Smet de Nayer (1843-1913), homme politique catholique. Industriel de 1886 à 1908, puis sénateur, ministre des Finances de 1894 à 1899, en outre chef du Cabinet depuis 1896, enfin chef du Cabinet, ministre des Finances et des Travaux publics de 1899 à 1907. Nommé ministre d'Etat en 1899. Il favorisa la politique coloniale de Léopold II, en soutenant notamment la construction des chemins de fer du Congo.

³². *Les Corbeaux*, 27 novembre 1904.

³³. *Les Corbeaux*, 5 novembre 1905, fig. 10.

³⁴. *Le Cri du Peuple*, septembre 1907, fig. 11.

roi. La volonté du roi est à l'opposé de celle des catholiques. Autrement dit le roi est du côté de l'opposition.

Un autre domaine où Léopold II apparaît souvent, c'est le domaine colonial. Le roi-colonisateur est un personnage tout à fait particulier. On compte à ce sujet une soixantaine de caricatures publiées par les feuilles libérales ou socialistes. Mais les satiriques d'opposition ne l'utilisent pas contre la majorité. En effet, la Belgique dans son ensemble n'était pas favorable au Congo qu'elle percevait comme une aventure risquée. Au congrès de Berlin en 1884, cependant, Léopold II réussit à faire reconnaître l'Etat Indépendant du Congo, son fief personnel, au niveau international. Le 28 avril 1885, le roi obtient l'accord des Chambres d'être souverain du Congo, mais à titre purement personnel puisqu'aux termes de la Constitution le roi des Belges ne peut être souverain d'un autre Etat. Plusieurs caricatures évoquent ce problème constitutionnel. Le roi y est présenté comme un mauvais père abandonnant ses enfants, les ouvriers belges, pour s'occuper d'une négresse³⁵ ou comme un époux hésitant entre sa femme légitime, la Belgique, et une maîtresse noire, le Congo.³⁶ Le choix est embarrassant. Ce que ces dessins insinuent, c'est que le roi ne pourra s'occuper sérieusement à la fois de la Belgique et du Congo. Ce que ces dessins réclament, c'est que le roi ne se soucie que de la Belgique, qu'il s'y consacre tout entier. L'inquiétude et le sentiment d'abandon pointent derrière le rire. La Belgique est inquiète. Elle ne veut pas s'engager dans cette affaire. Léopold II pourtant a besoin de fonds considérables. En effet, pour rentabiliser l'E.I.C., il faut construire un chemin de fer afin de contourner la partie non navigable du fleuve Congo; sans compter les expéditions militaires, la mise en place d'une administration, etc. Bref, les seules ressources de Léopold II ne suffisent pas. Le roi doit solliciter des prêts à des banquiers privés et recourir à l'épargne sous forme d'emprunts publics. En 1890, le Congo est au bord de la faillite. Le roi obtient encore un prêt de 25 millions, mais à condition que la Belgique puisse annexer le Congo en 1901 si le Parlement vote en ce sens (ce que le Parlement belge ne fera pas). Les difficultés financières continuent jusqu'en 1905. De nombreuses caricatures dénoncent ces difficultés et témoignent de la défiance persistante des Belges vis-à-vis de cette aventure. On y voit Léopold II en mendiant indigne, puis versant l'argent ainsi récolté dans un tonneau percé: l'aventure congolaise n'est qu'un tonneau des Danaïdes.³⁷ On le trouve aussi prêt à sacrifier n'importe quoi, même l'intérêt national, pour obtenir quelques sous. Léopold II, aveuglé par son obsession coloniale, se laisse manipuler par ses ministres dès que ceux-ci lui

³⁵. *La Bombe*, 1er mars 1884, fig. 12.

³⁶. *Le Frondeur*, 30 août 1884; *La Patrouille*, 8 septembre 1889.

³⁷. *Le Rasoir*, 13 février 1886.

tendent une carotte en faveur du Congo.³⁸ A moins que ce ne soit le roi qui oeuvre dans l'ombre pour que ses ministres fassent avaler à la pauvre Belgique une pilule amère dont elle ne veut pas.³⁹ On trouve enfin le roi voulant offrir le Congo à la Belgique. Mais ce cadeau n'est autre qu'un lapin.⁴⁰ Le Congo n'est-il pas au bord de la faillite? La Belgique ne veut pas de ce cadeau empoisonné. Elle sent qu'on lui "pose un lapin". Or, à partir de 1905, Léopold II enregistre une hausse spectaculaire des recettes de l'E.I.C. et les milieux d'affaires vont s'y intéresser de plus en plus. Dans ces conditions, il n'est plus question pour Léopold II de céder le Congo à la Belgique sans compensations. Mais, au même moment, se développe une campagne dénonçant le mode d'exploitation congolais. Le système léopoldien se ramenait en fin de compte, sous des camouflages variés, à une exploitation directe du Congo par l'Etat, c'est-à-dire par Léopold II lui-même. Ce système était en infraction avec l'Acte de Berlin, statut de l'Etat indépendant. Il donna lieu à une campagne croissante, nationale en Belgique de la part des socialistes et des libéraux, internationale aussi et surtout à cause de l'action de la "Congo Reform Association" animée par les Britanniques Morel et Casement (D. VANGROENWEGHE - J.L. VELLUT, 1985). Le mode d'exploitation léopoldien, tout prodigieux qu'il fut au niveau lucratif, n'en était pas moins critiquable. On parla de "caoutchouc rouge", de "mains coupées", etc: ce fut une campagne de presse efficace (S. COOCKEY, 1968). En 1904, une commission impartiale lave Léopold II de ces accusations, mais retient une série incontestable d'abus qu'il paraît urgent de supprimer. Bientôt l'annexion immédiate par la Belgique, sans attendre la mort du roi, s'impose comme la seule solution nette. Mais les modalités de cette annexion donnent lieu à des débats et à des tractations interminables. Au début 1906, la question congolaise fait l'objet d'un important débat au Parlement. A nouveau l'interpellation vient de l'opposition (la majorité des catholiques soutenant Léopold II). Les passions sont tellement exacerbées que les débats se prolongent. Le leader du parti socialiste, Emile Vandervelde⁴¹, impressionne

³⁸. *La Patrouille*, 21 juillet 1889, fig. 13; *La Trique*, 21 juillet 1889.

³⁹. *La Chaudière*, 10 février 1895, fig. 14.

⁴⁰. *La Trique*, 31 mars 1889, fig. 15.

⁴¹. Emile Vandervelde (1866-1938), homme politique socialiste. Professeur à l'U.L.B., président du P.O.B. de 1933 à 1938. Il fut successivement membre du Conseil des ministres (1916), ministre de l'Intendance (1917-1918), ministre de la Justice (1918-1921) et ministre des Affaires étrangères (1925-1927). Nommé ministre d'Etat en 1914. Délégué belge à la Conférence de la Paix à Versailles en 1919. Président du bureau de l'Internationale socialiste, leader écouté de son parti depuis le début du siècle, il fut comme tel mêlé aux négociations pour la reprise du Congo, à la lutte pour le suffrage universel et contre l'alcoolisme, et à tous les affrontements socio-politiques (Cfr E. VANDERVELDE, 1939; R. ABS, 1973; J. POLASKY, 1995).

l'assemblée en déclarant qu'il ne s'agit plus d'une question politique, mais d'une action humanitaire qui réclame l'union de tous. Les libéraux suivent son appel en faveur de l'annexion du Congo par la Belgique et beaucoup de catholiques en font autant. La majorité des parlementaires se déclarent désormais partisans de l'annexion immédiate et ils entament les débats. Léopold II laisse faire. Finalement, les différents projets passent dans les deux Chambres et le roi signe le traité de cession le 18 octobre 1908 (A. STENMANS, 1949). Quelques caricatures, pratiquement toutes socialistes, dénoncent les atrocités congolaises et accusent le roi personnellement: Léopold II n'est qu'un monstre sanguinaire, un serpent étranglant de pauvres indigènes⁴²; ou un vieillard avare et cynique.⁴³ Mais dans l'ensemble les satiriques belges évitent ce thème traité presque exclusivement par la presse britannique.⁴⁴

Un dernier domaine dont traite la caricature concerne les moeurs dissolues de Léopold II. Mais ce thème si largement représenté dans la presse étrangère, tant française qu'autrichienne et même italienne ou suisse, (J. GRAND-CARTERET, 1908) est peu abordé par les satiriques belges. On ne compte, en effet, qu'une petite trentaine de caricatures couvrant tout le règne. En outre, les critiques des feuilles radicales restent relativement pudiques: tout est dans la suggestion, non dans la représentation des reproches faits au roi en matière de moeurs. Ainsi, par exemple, de sa pédophilie supposée: on trouve Léopold II regardant des enfants anglais à la sortie de l'école.⁴⁵ Même chose pour ses maîtresses d'un jour: on le voit en galant souriant aux "belles" parisiennes.⁴⁶ Ces dessins non seulement se contentent de suggérer les reproches, mais en plus ils représentent Léopold II en civil tenant par là la fonction monarchique à l'écart des critiques. C'est l'homme qui est accusé, non sa fonction. Plus profondément même: la légèreté de ses moeurs n'est-elle pas dénoncée parce qu'elle le rend indigne de sa fonction? En fait, il faut attendre les feuilles socialistes au début du 20^e siècle pour que la violence des critiques belges rejoigne celle de la presse étrangère. Quelques caricatures représentent alors Léopold II avec les insignes royaux défiant Eros⁴⁷ ou avec ses fils illégitimes.⁴⁸ Mais il faut remarquer que ces dessins, tout en amalgamant l'immoralité personnelle de Léopold II et la fonction royale pour la déconsidérer, entre-

⁴² *Le Peuple*, 10 décembre 1906, reproduit une caricature du *Punch* londonien, fig. 16.

⁴³ *Le Cri du Peuple*, 15 septembre 1907; *Le Peuple*, 16 mars 1908.

⁴⁴ Les caricatures allemandes ou autrichiennes, par exemple, concernant Léopold II et le Congo insistent plus sur la vanité du souverain que sur les atrocités.

⁴⁵ *Le Frondeur*, 25 juillet 1885, fig. 17.

⁴⁶ *La Chaudière*, 6 octobre 1895.

⁴⁷ *Les Corbeaux*, 15 octobre 1905.

⁴⁸ *La Trique*, 17 décembre 1905, fig. 18; *Le Cri du Peuple*, 27 octobre 1907; *Le Peuple*, 25 novembre 1907.

tiennent l'idée que le souverain, comme représentant de la Nation, doit être moral. En effet, le roi des Belges est critiqué dans la mesure même où il sâlit les aspirations morales de la Nation au lieu de les incarner. La rareté même de ce type de dessins témoigne de la profondeur de la critique au niveau des mentalités belges. L'immoralité de Léopold II est exactement ce que l'opinion publique belge ne pourra pardonner au souverain. En Belgique, on ne rit pas de ces choses-là! Les allusions à sa maîtresse, Blanche Delacroix, comme à ses fils illégitimes, tiennent du sacrilège. Oui, la Belgique a mal à son roi. A travers toutes ces caricatures, on voit s'élaborer des structures en creux. Les reproches ou les silences témoignent d'une attente frustrée, celle d'un roi moralement exemplaire: époux fidèle et père aimant.

L'image de la monarchie sous le règne de Léopold qui se dégage de ces nombreuses caricatures s'inscrit sur une toile de fond de polémiques politiques. En effet, à quelques exceptions près, toutes ces caricatures proviennent des satiriques de la gauche libérale ou socialiste. L'adversaire est, d'abord et avant tout, la majorité catholique. La grande manipulatrice, le mal absolu qui agit dans l'ombre, c'est l'Eglise. Les catholiques sont présentés comme ses marionnettes ou ses suppôts. Ils sont hypocrites (de vils courtisans) et lâches (n'hésitant pas à découvrir la Couronne), irresponsables et incompetents, voire dangereux (manipulant le roi dans leur propre intérêt). En d'autres termes, les catholiques sont indignes du pouvoir qu'ils exercent. Au sein de cet univers général, la monarchie n'est pas réellement remise en cause. L'image du pouvoir royal est utilisée contre les catholiques: si, entre leurs mains, le roi n'est plus qu'un automate impuissant et ridicule, c'est bien le comportement des cléricaux qui est dénoncé; si, dans le domaine militaire, c'est Léopold II qui manipule ses ministres, c'est bien les catholiques qui sont ridiculisés. Il n'en reste pas moins que ces caricatures entretiennent, dans l'opinion publique, une image assez floue et ambiguë de la fonction royale. Même les critiques des dessins socialistes qui amalgament la personne et l'institution, appuyent sur les mêmes leviers affectifs que celles des autres: en fin de compte, quel est le réel pouvoir du roi? A-t-il ou non le droit, voire le devoir, d'intervenir? Jusqu'où? Les caricaturistes ont du mal à se situer entre la dénonciation de l'impuissance de l'institution et celle des abus de pouvoir. L'image de la fonction royale est plus utilisée pour dénoncer l'adversaire politique, que pour la remettre en question. Les critiques adressées à Léopold II sont moins institutionnelles que personnelles. Particulièrement dans la sphère coloniale et dans celle de sa vie privée. Ce que ces caricatures lui reprochent, c'est de s'intéresser plus au Congo qu'à la Belgique, de voler l'argent du pays pour cette lubie, d'être un vieillard avare et de mener une vie dissolue. Les silences relatifs de ces dessins dans certains domaines sont peut-être encore plus éloquents: ils témoignent de reproches trop douloureux pour être formulés ouvertement. La Belgique se sent elle-même atteinte dès qu'il s'agit de la responsabilité du roi dans les atrocités congolaises et elle se sent elle-même

trahie dès qu'il est question de la maîtresse du roi, Blanche Delacroix, et de leurs enfants illégitimes. Le monstre sanguinaire comme l'époux infidèle restent, pour les Belges, des sujets tabous. A travers ces reproches et ces silences, les caricatures prônent des valeurs, parlent de ce que devrait être le roi. Alors on voit apparaître, en creux, l'image d'une monarchie digne, au-dessus des partis, incarnation de l'intérêt national; d'un roi dont la Belgique serait le seul souci et qui lui-même serait un modèle de vertus familiales bourgeoises. Même les caricatures socialistes participent, malgré elles, à ce phénomène. Sous le règne de Léopold II, la caricature rêve d'un roi Père de la Patrie, tout entier offert au pays comme il le serait à sa famille, proche et aimant. Tout au long du règne de Léopold II, la frustration de ce désir creuse et renforce l'attente d'un roi idéal à travers une critique de plus en plus sévère. On comprend mieux, dès lors, la grande popularité dont a bénéficié son successeur, le roi Albert, dès son avènement en décembre 1909. Albert Ier apparaît comme l'incarnation même de ce rêve.

Mais, une fois le rêve devenu réalité, la caricature se tait. De fait, celle-ci parle essentiellement du Mal en attendant l'avènement du Bien. Par la caricature, la société exorcise ses angoisses, car faire rire de l'autre, c'est le tuer un instant. Mais, justement, qui souhaite la mort d'Albert, ce jeune roi, chef d'une famille modèle, soucieux du peuple et passionné par les nouveautés techniques? Le roi Albert, il est vrai, ne se prête guère à la caricature. Il en existe, d'ailleurs, très peu le mettant en scène. Cette quasi-absence est en soi assez significative. Or, il faut ajouter à cela que la plupart d'entre elles ne se moquent pas d'Albert. Elles utilisent son personnage pour en ridiculiser d'autres: Léopold II et les socialistes principalement. Sur les neuf caricatures relevées pour la période 1909-1914, une seule l'attaque directement et deux autres font gentiment sourire de lui. C'est peu. Très peu même!

Les deux plus anciennes caricatures, publiées par des satiriques de gauche avant son avènement, sont dirigées contre Léopold II.⁴⁹ Elles dénoncent les mœurs dissolues du vieux roi, symbolisées par son fils illégitime. Le prince Albert n'est qu'un personnage secondaire tantôt horrifié, tantôt boudeur: les frasques de son oncle ne lui plaisent manifestement pas. D'abord parce qu'elles sont immorales, ensuite parce qu'elles mettent son trône en danger. Ces deux caricatures, dirigée contre Léopold II, dénoncent la désunion de la famille royale à tous les niveaux. Mais, du même coup, Albert – tout benêt qu'il soit⁵⁰ – apparaît comme l'opposé de l'impopulaire Léopold II, comme le champion

⁴⁹. *La Trique*, 17 décembre 1905; *Le Cri du Peuple*, 27 octobre 1907.

⁵⁰. La caricature est un des rares documents où l'on perçoit clairement cette image – surtout orale – véhiculée par certains milieux aisés d'Albert "sympathique et idiot".

de la moralité⁵¹, et comme quelqu'un qui tient à sa tâche future et la prend au sérieux. Trois éléments importants de sa popularité d'avant 1914. Avec la mort de Léopold II, ce type de caricature disparaît.

Mais un autre thème apparaît dans les caricatures, catholiques cette fois. Albert n'est, ici, qu'un faire-valoir: soit en calèche acclamé par la foule, soit en grand uniforme d'apparat, il est toujours digne, populaire et vraiment royal. Son personnage contraste avec la laideur, la veulerie et l'hypocrisie des socialistes. L'opposition radicale et l'incompatibilité fondamentale entre monarchie et socialisme, si chères à la propagande catholique d'avant-guerre, se retrouvent dans trois caricatures. La première, intitulée "*La Marianne Dolorosa*" date du 22 août 1909. Elle est publiée par *Le Sifflet*, un hebdomadaire satirique catholique, lors du retour du prince Albert de son voyage au Congo. On y voit une vilaine Marianne (reconnaissable à son bonnet phrygien) symbolisant les socialistes – républicains – en tenancière pleurant son cabaret déserté par les clients. Ceux-ci sont partis acclamer le prince (scène que l'on voit à travers la fenêtre). Cette caricature, dirigée contre les socialistes, réduit ceux-ci à leur seul antimonarchisme. Dès lors, la popularité d'Albert "prouve" que le P.O.B. – et ses revendications – n'est pas soutenu par le peuple. Le parti socialiste ne représente que lui-même: il n'a donc aucune légitimité. Ce dessin est typique de l'univers polémique mystificateur des catholiques avant 1914, où l'on postule que "Vive le Roi" signifie "A bas le P.O.B." et donc "Vive le parti catholique"! Cette caricature, d'ailleurs, est corrigée et réutilisée par le même journal quatre ans plus tard, en 1913, à l'occasion de la joyeuse entrée du roi à Mons⁵². La troisième caricature antisocialiste, publiée encore par *Le Sifflet*, le 6 juillet 1913 (fig. 19), lors de la joyeuse entrée à Gand, est intitulée "*Leurs Courbettes*": on y voit trois socialistes gantois⁵³, pliés à angle droit, comme de vils courtisans, devant le roi Albert très beau dans son uniforme d'apparat et entouré du bourgmestre libéral⁵⁴ et de l'ancien bourgmestre catholique⁵⁵, tous deux amusés par cette scène ridicule. Ici, encore, la critique du P.O.B. est basée sur l'opposition irréconciliable des mots socialisme et monarchie. Or, les voilà plus serviles, plus courtisans et plus impressionnés par le royal

51. Faite du mariage d'amour et de la fidélité conjugale.

52. *Le Sifflet*, 21 septembre 1913, p. 2, fig. 21.

53. Edouard Anseele (1856-1938), Emile Coppieters (1849-1922) et J.-B. Lampens (1850-1922) que le roi avait rencontrés à la Bourse du Travail.

54. Emile Braun (1849-1927), ingénieur, bourgmestre libéral de Gand et élu gantois de 1895 à 1921.

55. Alphonse Siffer (1850-1941), ancien éditeur, cofondateur du *Davidfonds* en 1875; catholique, bourgmestre faisant fonction de Gand de 1909 à 1911, et élu de l'arrondissement Gand-Eeklo de 1912 à 1932.

personnage que n'importe quel royaliste sincère! Hypocrites et lâches, ils ne s'en prennent au roi qu'en son absence. Cette caricature dénonce l'ambiguïté des positions socialistes comme une hypocrisie qui caractériserait le P.O.B. dans tous les domaines.

Les catholiques - ou plutôt *Le Sifflet* du 19 juin 1913 - utilisent encore la figure royale à propos du problème militaire. Là aussi, le roi Albert n'est qu'un alibi, l'antithèse de ce que l'on veut dénoncer. En effet, les catholiques, antimilitaristes depuis toujours, vont finalement se résigner à la politique militaire du roi: ils votent le service obligatoire, le renforcement de l'armée, etc. Cette caricature justifie la délicate position du parti catholique. Le titre de la caricature résume le problème: "*A propos de militarisme. Entre deux maux il faut choisir le moindre*". A l'avant-plan, l'orgueilleuse, menaçante et inhumaine armée allemande défile devant Guillaume II. En haut, dans un médaillon, la pacifique armée belge défile devant le roi Albert qui est à cheval et vu de dos. L'armée belge apparaît humaine et presque civile dans sa démarche. On voit les visages des soldats, le roi est calme et élégant, le dessin est réaliste. Antithèse parfaite de la scène allemande, où les soldats sont des robots sans visage, où l'armée paraît imbue de sa force et prête à en découdre avec n'importe qui. Le dessin exagère les gestes et simplifie les traits. Le message est simple: la nécessité d'une armée belge découle de la menace que constitue l'Allemagne militarisée (non la France). L'ennemi est désigné et la défense s'impose. Notons que le roi Albert n'est nullement attaqué: il représente simplement l'antithèse de Guillaume II, mais remarquons aussi que le roi apparaît comme le chef naturel d'une armée non-belligère.

Le personnage du roi apparaît, enfin, dans un tout autre domaine: le problème linguistique - vu par les Wallons. En 1911, la caricature "*K'mint qu'on dit "Roteûre" è Flamind*" signée Ochs⁵⁶ et publiée dans une feuille wallingante, *Tatène, veuve Tchantchet*⁵⁷, s'oppose aux revendications flamandes mettant le flamand sur le même pied que le wallon.⁵⁸ Le roi Albert arbitre une querelle entre deux gamins: le Flamand veut imposer sa langue au Wallon en l'obligeant à dire en flamand le nom du quartier populaire liégeois de "Roture". Le geste bienveillant du roi à l'égard du petit Wallon montre que l'Etat belge unitaire

56. Jacques Ochs (1883-1950). Né à Nice de parents liégeois en 1883. Elève de l'Académie de Liège, il travaille sous la direction de Prosper Drian, puis fréquente l'atelier de J.-P. Laurens à Paris. Nommé professeur de peinture à l'Académie de Liège en 1920, il en deviendra plus tard le directeur. Héros de guerre, grand blessé, maître escrimeur, il fut surtout caricaturiste au *Pourquoi Pas?* où il publia son premier dessin le 5 mai 1910. Il collabora également à d'autres journaux comme *La Nation Belge*, *L'Action Wallonne* ou *Tatène, veuve Tchantchet*.

57. *Tatène, veuve Tchantchet*, 1911, n°1.

58. La tactique qui consiste à exiger l'emploi du wallon pour ridiculiser les revendications flamandes sera utilisée jusqu'à la veille de la première guerre mondiale (Cf L. COURTOIS - J. PIROTTE, 1993, p. 25; A. PIROTTE, 1993, pp. 241-246).

n'est pas mis en cause par le mouvement wallon: le roi, c'est l'adulte, l'arbitre compréhensif et juste, l'autorité paternelle. Une autre caricature "*Wallons toujours!*"⁵⁹ montre la famille royale écoutant avec respect et attention, lors de la joyeuse entrée à Liège, le fier discours du coq wallon. Là encore, la fierté wallonne ne s'oppose nullement à l'attachement à la Belgique symbolisée par le roi et sa famille.

En fait, sur ces neuf caricatures d'avant-guerre, une seule se moque directement du roi Albert. Cette caricature, publiée le 23 juin 1910 en couverture du *Pourquoi Pas?*, fig. 20, témoigne de la vision peu encourageante que certains milieux belges ont du nouveau souverain: roi de cire, plein de bonne volonté certes, mais sans doute incapable d'assumer les hautes fonctions dont il vient d'hériter. Cette caricature est un pastiche d'un tableau à l'huile de S. Detilleux, représentant le roi à cheval sur une plaine avec, dans le fond, quelques généraux de son Etat-Major. Le roi en grand uniforme et pince-nez, monte ici un cheval ... de bois. Le dessinateur ridiculise gentiment à la fois le tableau original et la bonne volonté que met le roi Albert à assumer ses fonctions: le souverain est infantilisé, n'a rien de militaire, et se trouve mal à l'aise sur sa "fière" monture. Sera-t-il à la hauteur de sa mission? Telle est la question fondamentale au lendemain de son avènement. Mais la réponse viendra dès l'affaire Schollaert⁶⁰, faisant disparaître et les doutes et ce type de caricatures.

Peu de caricatures donc, et encore moins de critiques. Son personnage ne cadre pas avec l'univers caricatural. Les différences entre Léopold II et Albert sont nombreuses. D'abord, l'omniprésence du premier contraste avec la quasi-absence du second. Ensuite, Léopold II est utilisé par la presse d'opposition pour ridiculiser ou dénoncer les catholiques au pouvoir, tandis que le roi Albert l'est par la presse cléricale contre les socialistes. Enfin, les caractéristiques caricaturales de leur personnalité sont pratiquement l'inverse l'une de l'autre: Léopold II apparaît comme une personnalité forte, un homme autoritaire, colérique, fourbe, avare, cynique ou débauché; Albert, par contre, est peu défini: c'est un benêt au début, puis un homme moral, noble, beau. Le contraste est flagrant. Mais, en même temps, ces deux personnages se tiennent, s'impliquent l'un l'autre. En effet, les critiques vis-à-vis de l'institution monarchique, son impuissance, voire son inutilité restent, pour la caricature, des questions sans réponse. Tandis que les critiques vis-à-vis de l'homme témoignent d'une

⁵⁹. *Tatène, veuve Tchanchet*, 12-29 juillet 1913.

⁶⁰. En 1910, le projet de loi Schollaert sur l'enseignement suscite les plus vives réactions de l'opposition. Le jeune roi, après avoir pris conseil auprès de divers ministres d'Etat, plaida en faveur d'une transaction. Schollaert démissionna le jour même avec tout son gouvernement. L'intervention royale fut divulguée dans la presse et fit grand bruit. Charles de Broqueville succéda à François Schollaert (cfr L. van YPERSELE, 1995, pp. 35-37).

attente qui va s'exacerber tout au long du règne de Léopold II. Attente d'un roi vertueux et proche. Attente comblée, aux yeux de la population belge, par le nouveau roi. Le roi Albert apparaît, dès lors, comme l'image du Bien qui met en lumière le Mal et, par là même, disparaît de l'univers caricatural. Sous le règne d'Albert – et la Grande Guerre ne fera que renforcer cette évolution –, une nouvelle image de la monarchie se structure. Image vénérable, presque sacrée. Toute critique tiendra de plus en plus du sacrilège.

BIBLIOGRAPHIE

- R. ABS, *Emile Vandervelde*, (Bruxelles), 1973.
- B. S. CHLEPNER, *Cent ans d'histoire sociale en Belgique*, Bruxelles, 1976.
- S. COOCKEY, *Britain and the Congo Question, 1885-1913*, Londres, 1968.
- L. COURTOIS – J. PIROTTE (s. dir.), *Images de la Wallonie dans le dessin de presse (1910-1961)*, Louvain-la-Neuve, 1993.
- B. EMERSON, *Léopold II, le royaume et l'empire*, Paris-Gembloux, 1980.
- J. GRAND-CARTERET, *Popol II, Roi des Belges et des Belles*, Paris, 1908.
- H. HASQUIN – A. VERHULST (s. dir.), *Le libéralisme en Belgique. Deux cents ans d'histoire*, Bruxelles, 1989.
- D. JODELET (s. dir.), *Les représentations sociales*, Paris, 1991.
- E. LAMBERTS – J. LORY, *1884: un tournant politique en Belgique. De machtswisseling van 1884 in België* (Colloque-colloquium, F.U.S.L., Bruxelles, 24 XI 1984, Acta), Bruxelles, 1986.
- J. LORY, *Libéralisme et instruction primaire, 1842-1879. Introduction à l'étude de la lutte scolaire en Belgique* (Recueil de travaux d'histoire et de philologie, 6e série, fasc. 17-18), 2 vol., Louvain, 1979.
- Ch. LANNOYE, *L'image d'un roi dans la presse satirique*, Mémoire de Licence en Histoire, U.C.L., Louvain-la-Neuve, 1987, 3 vol.
- J. NEUVILLE, *La condition ouvrière au XIXe siècle*, Bruxelles, 1976-1977.
- A. PIROTTE, *L'apport des courants régionalistes et dialectaux au mouvement wallon naissant. Une enquête dans les publications d'action wallonne de 1890 à 1914*, Mémoire de Licence en Histoire, U.C.L., Louvain-la-Neuve, 1993.
- J.-L. POLASKY – Ph. MOUREAUX, *Emile Vandervelde, le patron*, Bruxelles, 1995.
- Ph. ROBERT-JONES, *La caricature du Second Empire à la Belle Epoque, 1850-1900*, Paris, 1963.
- J. STENGERS, *L'Action du Roi en Belgique depuis 1831. Pouvoir et influence*, Paris-Louvain-la-Neuve, 1993.
- A. STENMANS, *La reprise du Congo par la Belgique*, Bruxelles, 1949.
- E. VANDERVELDE, *Souvenirs d'un militant socialiste*, Paris, 1939.
- E. VAN DER SMISSSEN, *Léopold II et Beernaert d'après leur correspondance inédite*, Bruxelles, 1920.
- D. VANGROENWEGHE – J.L. VELLUT, *Le rapport Casement*, Louvain-la-Neuve, U.C.L., 1985.
- L. VAN YPERSELE, *Le roi Albert. Histoire d'un mythe*, Louvain-la-Neuve, 1995.
- J. WILLEQUET, *Le Congo belge et la Weltpolitik (1894-1914)*, Bruxelles, 1962.
- E. WITTE – J. CRAEYBECKX, *La Belgique politique de 1830 à nos jours. Les tensions d'une démocratie bourgeoise*, Bruxelles, 1987.
- Ch. WOESTE, *Mémoires pour servir à l'histoire contemporaine de la Belgique*, Bruxelles, 1927-1937, 3 vol.



Fig. 1
Le Frondeur, 14 juin 1884
 "Un déménagement inattendu"

Suite à la chute du gouvernement libéral présidé par Frère-Orban lors des élections du 10 juin 1884 qui portent les catholiques au pouvoir, le roi, en haut, éclaire le déménagement des libéraux sous le regard hilare d'un ecclésiastique. On reconnaît Janson portant la balance du ministère de la Justice, aidant Frère-Orban à porter la malle du ministère de l'Intérieur et des Affaires étrangères, avec, à côté Van Humbeek portant le coffre de l'Intruction publique.

Fig. 1bis
La Patrouille, 28 septembre 1884
 "Sire, voilà ce que nos "maîtres" veulent faire de vous ..."



Le nouveau ministre Malou, sous les traits d'un singe, actionne dans l'ombre un automate, Léopold II, pour qu'il signe la loi scolaire.



Fig. 2

La Chaudière, 18 août 1895

- "Mais, Monseigneur, vous ne voyez pas ce grand trou? Nous allons y tomber!"
- "Soyez tranquille, Sire, la Providence fera un miracle et vous arrêtera au bon moment."
- "Je ne crois pas beaucoup aux miracles, arrêtez!"
- "Non, non, en avant, et au bout du fossé, la culbute!"

Le roi est sur un tandem que guide l'archevêque au nez rouge, Monseigneur Goossens. Le guidon est surmonté d'un éteignoir. La loi scolaire de 1895, autorisant la subvention des écoles libres et rendant obligatoire l'enseignement de la religion dans toutes les écoles primaires, est vue comme une provocation par l'opposition. Cette loi, dictée par la hiérarchie cléricale à laquelle le gouvernement est soumis, ne pourra que mener le clan catholique à sa perte. Le roi ne devrait pas se laisser entraîner, du fait de sa signature, dans cette politique qui le discrédite, malgré lui.

Fig. 3

Le Frondeur, 1er novembre 1884
 "Un changement à vue au théâtre de la Nation"

- "Le chapeau de Jacobs attire trop les pommes cuites. Passez moi donc le vôtre, Beernaert! ..."

Sur une estrade le roi, en vêtement ecclésiastique, est la cible des fruits et légumes que lui jette la foule. Il se débarrasse d'un chapeau qu'il rend à Jacobs et Woeste (à droite) et prend celui de Beernaert (à gauche). Suite à l'opposition violente que suscitent les propositions Jacobs en matière d'enseignement, qui se confirmera par la victoire libérale aux communales d'octobre, le roi demande la démission de Jacobs et Woeste. Ce qui entraîna la chute du gouvernement Malou. Il sera remplacé par le gouvernement Beernaert. Mais l'opposition n'y voit qu'une manœuvre politicienne qui ne changera rien.





Fig. 4
La Patrouille, 7 novembre 1886
 "Le Discours du Trône"

"La culture intellectuelle d'un peuple est, plus que jamais, au temps présent, la source essentielle de sa prospérité."

Le roi assis devant les Chambres lit son discours. Il est encadré et surveillé par, à sa gauche, l'archevêque Lambert Goossens et, à sa droite, par le ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique Jean Thonissen (1816-1891).

Fig. 5
Le Frondeur, 6 novembre 1886
 "Ce que sera le discours du trône"

Le roi porte sous son bras, un petit Beernaert qui tient un vase portant l'inscription "eau bénite de Cour"; de l'autre main, il asperge les ouvriers brandissant des pancartes "réformes sociales" et "amnistie". Le roi, par son discours, se fera l'agent de la politique réactionnaire et anti-sociale du gouvernement qui a réprimé les grèves sanglantes de 1886.





Fig. 6
La Trique, 16 juin 1889
 "Un bon mouvement", par F.C.

Le roi inflige un grand coup de pied aux deux petits ministres Auguste Beernaert, chef du Cabinet, et Jules De Volder, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique (1842-1919). Suite à l'élection du libéral Paul Janson (1840-1913) dans le canton de Bruxelles contre la majorité catholique, le roi devrait tirer les conséquences de cette victoire libérale en provoquant le départ des ministres catholiques.

Fig. 7
Le Frondeur, 13 décembre 1884
 "La Saint Nicolas", par Noël

"Pour consoler Popol de ce qu'il n'a pas encore sa réserve, Saint Nicolas lui a apporté une boîte de soldats de plomb qui font son bonheur et aussi, par conséquent, celui de ses sujets"



Le roi, dans son lit à baldaquin, une poupée dans les bras, joue avec des soldats de plomb. Le gouvernement Beernaert, poussé par la tendance antimilitariste de son parti, fait opposition aux désirs du roi en faveur d'un renforcement de l'armée.



Fig. 8
La Patrouille, 13 janvier 1889
 "Un coup de balai à l'horizon"

Le roi furieux, un balai à la main, présente de l'autre un papier marqué "service personnel" à un personnage à deux têtes, celles de Jacobs et Woeste, qui s'enfuit. Dans le fond, à côté d'une église, des ecclésiastiques contemplent la scène avec effroi. L'article qui accompagne ce dessin réclame une dissolution des Chambres qui permettrait d'en appeler aux électeurs pour balayer les antimilitaristes dont Jacobs et Woeste sont les symboles et abolir le tirage au sort.

Fig. 9
La Trique, 13 janvier 1889.
 "J'veux mon service personnel, na! ..."

Sous le regard effaré de Beernaert, le roi en uniforme militaire renverse d'un coup de pied le guéridon sur lequel se trouve une boîte de soldats de plomb. L'impuissance du roi le met en colère. En effet, il tient au service personnel, mais n'ose dissoudre les Chambres de peur de voir reconduite une majorité censitaire hostile aux charges militaires. Beernaert, partisan des réformes prônées par le roi, n'ose pas bouger non plus, car la droite parlementaire menée par Woeste est adverse de cette réforme.





Fig. 10
Les Corbeaux, 5 novembre 1905
 "Une pilule de dimension royale"
 Léopold II - L'ouvrira.
 Le comte de Smet - L'ouvrira pas ...

La Belgique représentée par une femme couronnée est assise et ligotée sur une chaise. Le ministre des Finances et chef du Cabinet, de Smet de Nayer, tente de faire ouvrir à la jeune femme la bouche afin que le roi puisse lui faire avaler une énorme pilule sur laquelle est inscrit "Forts d'Anvers 300 millions". L'agitation des libéraux en faveur d'un renforcement militaire et les pressions royales exercées sur le gouvernement de Smet demeurent impuissantes face à la majorité catholique. Il faudra attendre 1906 pour que le Parlement vote le renforcement des fortifications.

Fig. 11
Le Cri du Peuple, septembre 1907
 "A La Haye", par G. Julio
 (G. Julio est le pseudonyme de Jules Jauz, né à Trieste, arrivé en Belgique en 1895, il collabore également à La Réforme et au Peuple.)

Popol à Auguste Beernaert. - Allons, Gugusse prends tes véritables jouets!

Le roi tire l'oreille de l'enfant Beernaert en lui désignant les soldats de plomb, alors que le petit veut jouer avec une colombe et un livre intitulé "la paix". L'ancien chef du Cabinet est, en 1907, délégué à la Conférence de la paix de La Haye. Les idées pacifistes du délégué belge (qui lui valurent le Prix Nobel de la paix en 1909) s'opposent aux idées militaires du roi.

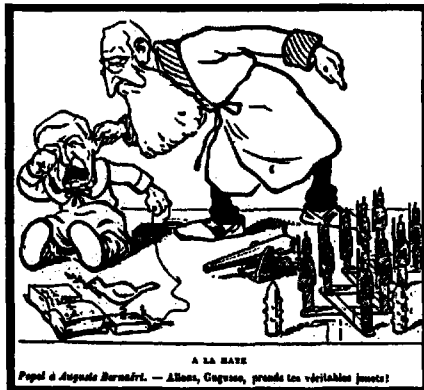




Fig. 12
La Bombe, 1er mars 1884
 "Questions brûlantes", par G.D. Gargousse
 (pseudonyme de J.B.C. Poteaux)

"Et nous! ... A quand notre tour? ..."

Le roi est en train de donner le biberon (marqué "pour les noirs 10 millions") à un négroillon qu'il a sur les genoux. A côté, le berceau porte l'inscription "Afrique centrale". Derrière le roi, des ouvriers réclament son attention. Leur désarroi est repris sur un écriteau: "Les effets. Belgique. Des milliers d'ouvriers tailleurs, selliers, armuriers, boutonniers et autres esclaves blancs sans ouvrage depuis un an! ...", et représenté par la scène en haut à gauche: un militaire nu sonne au ministère pour demander "Notre nouvel uniforme s.v.p.??? Les causes". Face à la crise économique de surproduction qui sévit dans toutes l'Europe, l'argent que le roi consacre au financement de l'E.I.C., paraît un scandale.

Fig. 13
La Patrouille, 21 juillet 1889
 "Une dringuelle"

Beernaert tend au roi une carotte marquée "10 millions pour le Congo". Ce dernier se précipite pour la prendre et laisse tomber un papier où on lit "Démission Beernaert". Dans un poème de sept strophes qui accompagne le dessin, Beernaert promet au roi tout ce que celui-ci pourrait désirer, pourvu que le souverain lui fasse grâce de l'échec électoral que la majorité catholique vient d'essuyer face aux libéraux et le maintienne à la tête du gouvernement. Pour cela Beernaert promet dix millions - bien nécessaires à Léopold II - sous formes de prêt à l'E.I.C. En réalité une des raisons d'entente entre le roi et Beernaert est leur convergence de vue en matière coloniale.





Fig. 14
La Chaudière, 10 février 1895
 "Une amère pilule"

- Allons, ma petite poulette, avalez-moi ça, c'est du nounou.
- Non, je me méfie.
- Voyons, cela fera plaisir au patron!
- Alors, je me méfie davantage.

De Burlet tente de faire avaler une pilule noire "Congo" à la Belgique, représentée par une femme couronnée et maintenue assise par Beernaert qui lui tient les épaules. Le roi, portant monocle, observe la scène, caché derrière les tentures. Le chef du Cabinet Jules de Burlet (1844-1897) est chargé de présenter aux Chambres le projet de reprise du Congo que Léopold II avait accepté vu les difficultés financières aux-elles il était confronté. Ce qui sera refusé.

Fig. 15
La Trique, 31 mars 1889
 "Un cadeau royal! ..."

Le roi porte un énorme lapin marqué "Congo". Les seules ressources du roi ne suffisent pas. Il a donc recours à un emprunt à primes dont les Chambres belges avaient autorisé le placement en 1887. En 1889, le gouvernement avait consenti un emprunt de dix millions qui faillit être un désastre pour le roi. Pour sauver l'empire naissant Léopold II se propose de léguer celui-ci à la Belgique. Ce qu'elle refusera.





Fig. 16
Le Peuple, 10 décembre 1906
 "Dans les replis du caoutchouc".
 "L'Etat "libre" du Congo"

Cette caricature a été reprise du *Punch or the London Charivari*, 28 novembre 1906, signée Linley Sambourne et titrée "In de rubber coil".

Un serpent à tête du roi Léopold étrangle et s'apprête à mordre un noir épouvanté. Ce dessin illustre les révélations du rapport Casement et d'autres sur les atrocités congolaises dont Léopold II serait responsable.

Fig. 16bis
La Trique, 25 février 1906
 "La production du travail libre"

Les indigènes qui travaillent au Congo sous la menace du fouet, produisent des richesses qui ne profitent qu'à Léopold II personnellement. On l'accuse de dépenser cet argent pour ses villas privées (à Cap Ferrat, Côte d'Azur), alors qu'en réalité cet argent a surtout servi aux projets d'urbanisme et d'embellissement de Bruxelles auxquels Léopold II tenait beaucoup.





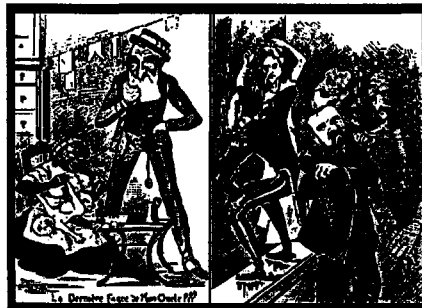
Fig. 17
Le Frondeur, 25 juillet 1885
"A propos des scandales de Londres"

"où les amateurs de fruits verts iront bientôt chercher à faire des conquêtes"

A la porte d'un jardin d'enfants, des enfants de l'école gardienne sont observés avec insistance par le roi Léopold en civil et le prince de Galles en uniforme. Allusion aux rumeurs selon lesquelles Léopold II et le futur Edouard VII s'étaient compromis dans des détournements de mineurs à Londres.

Fig. 18
La Trique, 17 décembre 1905
"La dernière farce de mon oncle???"

A gauche, le roi assez fier regarde une nurse noire faisant la toilette d'un nouveau-né, son fils illégitime. A droite, le prince Albert est horrifié du spectacle qu'il découvre par la serrure. Il est entouré de son épouse et de ministres catholiques, de Smet de Nayer et de Lantsheere.



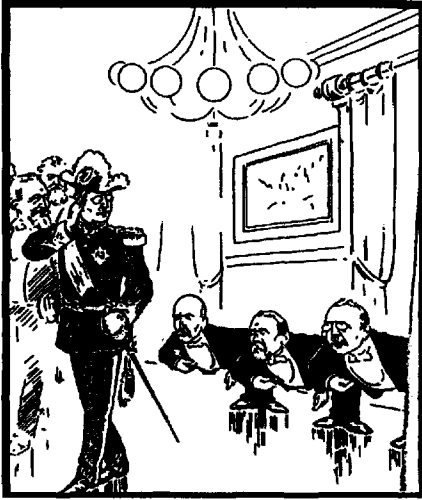


Fig. 19
Le Sifflet, 6 juillet 1913
 "Leurs courbettes"

Le roi Albert, lors de sa joyeuse entrée à Gand, reçu à la Bourse du Travail par les socialistes gantois E. Anseele, E. Coppieters et J.B. Lampens.

Fig. 20
Pourquoi Pas?, 23 juin 1910
 "Le roi Albert Ier"

- "N'ai-je pas l'air trop en bois, Sire?"
 - "Et moi ne suis-je pas trop en scire?"



Le roi en grand uniforme d'apparat sur un cheval de bois.
 Pastiche du tableau de S. Detilleux.

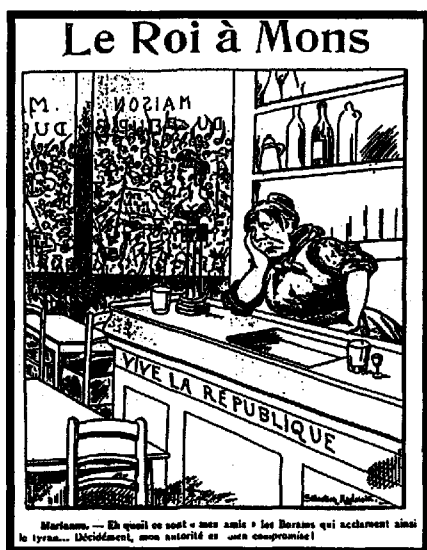


Fig. 21
 Le Sifflet, 21 septembre 1913
 "Le Roi à Mons"

Marianne – Eh quoi! ce sont "mes amis" les Borains qui acclament ainsi le tyran ... Décidément, mon autorité est bien compromise.

Déjà parue le 22 août 1909, cette caricature oppose le succès d'Albert à celui du P.O.B. La cabaretière à côté d'une statue de Marianne (la république) pleure son cabaret déserté par ses clients. Ceux-ci sont allés acclamer le roi (scène que l'on voit par la fenêtre).

Het beeld van de koning in de Belgische karikatuur van 1884 tot 1914.

LAURENCE van YPERSELE

SAMENVATTING

De koning neemt binnen de Belgische voorstellingswereld een aparte plaats in. De politieke karikatuur uit de periode 1884-1914, toen de katholieken zonder onderbreking aan de macht waren, weerspiegelt de verschillen in de wijze waarop Leopold II en koning Albert werden waargenomen: de alomtegenwoordigheid van Leopold II (meer dan 300 karikaturen) steekt sterk af tegen de quasi-afwezigheid van Albert (ca. 15 karikaturen). Vanwaar dit verschil? Wat leert dit gegeven over het beeld van de koning en de monarchie in de publieke opinie aan de vooravond van Wereldoorlog I? Bij nader toezien blijkt dat Leopold II vooral ingeschakeld wordt door de socialistische en radicaal-liberale pers, als wapen in hun strijd tegen de regerende klerikalen. Het koningschap wordt meer gebruikt om de tegenstander aan de kaak te stellen, dan om de monarchie als instelling in vraag te stellen. De kritieken richten zich meer op de persoon van Leopold II, meer bepaald op zijn koloniale en private bezigheden, dan op zijn functie. Door haar verwijten en blinde vlekken hangt de karikatuur ook een beeld op van hoe de koning zich volgens haar dan wel zou moeten gedragen. Tijdens de regering van Leopold II droomt de karikatuur van een koning als Vader des Vaderlands, die zich volledig aan het land wijdt, zoals een tedere en liefhebbende vader zich om zijn familie bekommert. Naarmate Leopolds regeerperiode blijft duren en die verwachting niet wordt ingelost, uit het verlangen naar een ideale koning zich in steeds scherper wordende kritieken. Tegen die achtergrond wordt de grote populariteit, waarvan zijn opvolger koning Albert al van zijn troonsbestijging in december 1909 kon genieten, begrijpelijk. Albert verschijnt als de verwerkelijking van een lang gekoesterde droom. Maar, eenmaal de droom werkelijkheid geworden, legt de karikatuurtekenaar de pen neer.

The image of the King in Belgian caricatures from 1884 to 1914.

LAURENCE van YPERSELE

SUMMARY

The King occupies a special position in the Belgian conceptual universe. Political caricature from the period 1884-1914, when the Catholics were in power without interruption, reflects the differences in the manner in which King Leopold II and King Albert were perceived: the omnipresence of Leopold II (more than 300 caricatures) contrasted sharply with the quasi-absence of Albert (ca 15 caricatures). Where does this difference come from? What do these figures tell us about the image of the King and the monarchy in public opinion on the eve of World War I? On closer inspection it seems that Leopold II was mostly employed by the socialist and radical-liberal press as a weapon in their conflict with the reigning clericalists. The kingship was used more to denounce the opponent than to put in question the monarchy as an institution. The critics aimed more at the person of Leopold II, more specifically at his colonial and private activities than at his function. Through its recriminations and blind spots the caricature also pins down an image of how the King, in its opinion, should then behave. During the reign of Leopold II the caricature dreamed of a King which was Father of the Fatherland, who devotes himself completely to the country, just as a tender and affectionate father worries about his family. The longer Leopold's reign continued and this expectation remained unfulfilled, the more sharply this was criticized out of desire for an ideal king. Against that background, the great popularity which his successor King Albert was able to enjoy upon his ascension to the throne in December 1909 was understandable. Albert appeared as the realization of a long cherished dream. But, once the dream becomes reality, the caricaturist puts down his pen.